
LETTRES

Sur quelques points de la numismatique arabe.

A M. REINAUD,

Membre de l'Institut royal de France.



III.

Monsieur,

Le hasard vient de me mettre sur la voie d'une petite découverte numismatique si complètement inattendue, que je m'estime heureux de pouvoir la publier sous votre bienveillant patronage. Je désire bien vivement qu'elle puisse vous en paraître digne; car je crains de regarder comme plus important qu'il ne l'est réellement le fait nouveau que je viens aujourd'hui soumettre à votre examen.

Quoi qu'il en soit, ce fait ne restera pas isolé, car j'ai déjà la certitude qu'il doit conduire à la classification à peu près certaine de toute une série de charmantes petites monnaies d'or et de cuivre, jusqu'ici dédaigneusement qualifiées de *barbares*. Mais avant d'entreprendre cette classification, qui ne peut être basée que sur la réunion de beaucoup plus de matériaux que je n'en possède encore, je

crois devoir prendre date, en mettant au jour le fait qui servira de clef de voûte à l'édifice en miniature que j'espère être bientôt à même d'élever.

Depuis que, grâce à vos bons conseils, je me suis sérieusement occupé des monnaies bilingues arabo-grecques, frappées avant le khalifat d'Abdou'l-Malek, dans les villes de la Syrie, j'ai acquis la certitude que quelques pièces, classées, par une sorte d'habitude routinière, parmi les impériales byzantines, devaient recevoir une autre attribution plus rationnelle : dès lors je me suis décidé à reprendre avec persévérance l'étude de toutes les monnaies prétendues barbares, émises dans le voisinage du règne d'Héraclius, et qui se trouvent encore groupées parmi les espèces impériales de ce prince et de sa dynastie. Vous allez voir, Monsieur, comment cette revue m'a tout d'abord offert un résultat beaucoup plus heureux que je n'eusse osé l'espérer.

Il existe, dans les cabinets numismatiques, de rares quinaires d'or qui portent au droit deux effigies impériales, semblables à celles d'Héraclius père et d'Héraclius Constantin, sauf pourtant que les diadèmes de ces deux effigies ne sont pas ornés d'une croix, mais bien d'un trèfle de pierreries, exactement comme sur la monnaie de cuivre frappée par l'émir el-Naâmen, dans l'année 80 de l'hégire. Au revers de ces quinaires d'or se voit une espèce de croix placée sur des degrés, mais différant des croix ordinaires en ce que la branche supérieure est supprimée, en sorte que cette croix se

termine à la traverse formée par les deux bras. De chaque côté se lisent des caractères latins bien nets, bien intelligibles, pris isolément, mais qui, dans leur ensemble, ne forment aucun sens apparent.

C'est précisément l'impossibilité où l'on s'est vu jusqu'ici de traduire ces caractères latins qui a valu aux singulières petites monnaies qui les portent la qualification de barbares.

Un de ces quinaires faisant partie de la suite byzantine de M. Soleirol, j'avais vainement tenté de le déchiffrer, parce que j'étais préoccupé de la pensée que ses légendes devaient concerner les deux Héraelius. J'avais donc fini par renoncer à les interpréter, et par rejeter, comme ne méritant pas une sérieuse attention, cette petite pièce, dont enfin aujourd'hui j'entrevois la valeur et l'origine.

En reprenant l'étude de toutes les espèces héracliennes *barbares*, je dus naturellement examiner de plus près le quinaire en question, et je fus frappé de suite de la ressemblance parfaite des deux effigies de cette pièce avec celle de la monnaie arabe d'el-Naâmen. Quand, ensuite, j'eus bien constaté que la croix n'était défectueuse que par une volonté évidente du graveur, je commençai à présumer que cette petite pièce pourrait bien être d'origine musulmane, toute latine qu'elle était relativement aux légendes.

Je fis tous mes efforts pour saisir le sens de ces légendes; mais je fus encore obligé d'y renoncer, parce que le flan, se trouvant trop petit, n'avait

pu recevoir une empreinte entière, et que, par suite, je ne pouvais étudier que des phrases nécessairement tronquées.


J'eus alors un souvenir confus d'une pièce de cuivre du petit module, et tout à fait analogue, que j'avais eue naguère entre les mains, et je me mis à sa recherche. Ma bonne étoile voulut que ce petit monument fût à Metz, et je ne tardai pas à l'y découvrir dans une collection d'impériales romaines. Je reconnus, à ma grande satisfaction, que la légende était complète du côté de la croix, et je m'empressai d'acquérir cette pièce. Aussitôt rentré dans mon cabinet, j'essayai de débrouiller la légende que j'avais sous les yeux; mais je n'y pus réussir tant que je m'obstinai à chercher des mots écrits directement. L'idée me vint enfin que peut-être cette légende était rétrograde, et dès lors je lus immédiatement les mots suivants : **MVSEFNASIR-AMIRA.**

Certes mon étonnement fut grand, et je dus relire plusieurs fois pour être bien convaincu que je ne me trompais pas, et que la légende était bien celle que je viens de transcrire. J'avais donc sous les yeux une pièce musulmane à légende latine, contenant des noms et des titres arabes, avec leur orthographe arabe pure; car il est évident que cette légende n'est autre chose que celle-ci : **MVSE F(ilius) NASIR AMIR A**; simple transcription latine de la phrase arabe **موسی ابن ناصر امیر** *Moussa-ebn-Nasser-émir.*

Je ne suis point encore en mesure de préciser avec toute certitude la valeur de la dernière lettre de la légende latine ; cependant je crois être sûr que cette lettre est l'initiale du mot AFRICÆ : c'est, du reste, ce que j'espère parvenir à fixer sous peu.

Quoi qu'il en soit, voici la description complète de la pièce de cuivre que j'ai si heureusement rencontrée. Au droit, deux effigies de taille différente, avec des diadèmes surmontés d'un trèfle de pierres ; en légende rétrograde, NOMEN v...O SI. Dans le champ, près de l'épaule de la plus grande effigie, une étoile.

Revers, MVSEFNASIRAMIRA. Espèce de croix sans tête sur trois degrés.

La légende du droit est, à n'en pas douter, une phrase religieuse dans le genre de la formule musulmane  *bismi'llahi*, au nom de Dieu.

Voyons maintenant à quelle époque il faut rapporter cette charmante monnaie, qui semble destinée à faire la contre-partie des dinars, aujourd'hui bien connus, d'Alfonse III, fils de Sanche, frappés à Tolède, en 1186, avec des formules pieuses du christianisme, inscrites en langue arabe.

D'abord on doit présumer que cette pièce et ses analogues, calquées sur les espèces impériales d'Héraclius et de son fils, sont d'assez peu postérieures à l'époque de leur règne. Mais il n'y a là cependant qu'une présomption ; car, plusieurs siècles plus tard, les princes ortokides de Maredyn imitèrent le type des impériales byzantines, et l'on connaît.

entre autres, une belle pièce de cuivre de Cothb-ed-dyn-Aïl-Ghazy qui offre les effigies très-reconnaisables d'Héraclius et de son fils.

Heureusement l'emploi d'une légende latine nous ramène nécessairement vers le berceau de l'islamisme. Je dis nécessairement, parce qu'à coup sûr, de la part des Arabes, une concession telle que l'emploi de la langue des peuples qu'ils avaient subjugués ne put avoir lieu que dans les premières années de leurs conquêtes. Leur idiome sacré, l'idiome du Coran, ne devait pas tarder à prendre une suprématie absolue; et, une fois les vaincus habitués à la langue de leurs maîtres, la leur propre devait promptement disparaître des monnaies. En résumé, il y a là clairement un fait analogue à celui que l'on observe sur les pièces bilingues arabo-grecques de Syrie; c'est-à-dire que les Arabes, pour accréditer les espèces frappées par leur ordre (mais très-probablement fabriquées par des artistes choisis parmi les vaincus), permirent à ces artistes d'y inscrire des légendes intelligibles pour les habitants du pays. Ce fut donc une concession dictée par une sage politique.

Reste à déterminer la véritable origine de ces pièces, et c'est ce que je crois pouvoir faire, d'une manière sinon incontestable, du moins plausible.

En se laissant guider par le style et la fabrique de la petite monnaie de cuivre décrite plus haut, on est convaincu qu'elle a été frappée dans une province tout récemment arrachée à l'empire grec,

dans une province où des pièces impériales byzantines avaient cours à la venue des Arabes. Or ce ne peut être une province asiatique ; car nous connaissons aujourd'hui trop bien les espèces qui furent frappées avant le khalifat d'Abdou'l-Malek, et depuis ce khalifat, pour qu'il puisse y avoir le moindre doute à cet égard. La monnaie en question tient tout à la fois de la fabrique africaine et italienne, fabrique qu'il est facile d'étudier sur les monnaies héracliennes de Carthage et de Rome. C'est donc au delà de l'Égypte, en partant de Damas, la métropole des khalifes Omniades, que nous devons chercher la contrée dans laquelle fut émise cette monnaie.

Je vais maintenant rapporter, le plus brièvement qu'il me sera possible, les faits historiques qui me font croire que les pièces de ce genre ont été fabriquées en Afrique par les émirs-el-Moghreb, ou émirs d'Occident.

Lorsque l'Égypte entière eut été soumise par Amrou-ben-Alàss, général du khalife Omar (638 J. C.); lorsqu'Alexandrie elle-même eut reçu le joug arabe, les vainqueurs ne s'arrêtèrent pas là, et la conquête de l'Afrique fut résolue. Le gouverneur de l'Égypte, Abdou'llah-ben-Saïd, tenta le premier cette conquête et pénétra fort avant dans le Moghreb dans l'année 27 de l'hégire. Après cette expédition, plusieurs armées furent envoyées successivement en Afrique; mais leurs succès, longtemps entravés par les dissensions que suscita, parmi les musulmans,

la succession au khalifat, ne furent définitifs que sous Yezid-ben-Maouiah (mort en 64 de l'hégire, novembre 683 de J. C.). Après Yezid, Maouiah-ben-Yezid et Merouan se succédèrent si rapidement sur le trône, que leur règne, d'ailleurs fort agité, ne put en rien favoriser les conquêtes occidentales.

En 65, Abdou'l-Malek-ben-Merouan obtint le khalifat, et devint le paisible possesseur de l'empire. Sous lui Carthage fut prise et rasée (79 de l'hégire et 698 de J. C.), et la Mauritanie succomba sous les armes arabes, à l'exception de quelques points maritimes occupés par les Goths d'Espagne, et des montagnes où les Qabaïl ou Berbères se défendirent avec acharnement contre les musulmans, comme ils se défendent aujourd'hui contre les chrétiens. Les troupes d'Afrique étaient alors sous les ordres de Hassan-ben-el-Naàman, qui parvint à battre les Qabaïl et à s'emparer de quelques-uns de leurs chefs, dont il envoya les têtes à Abdou'l-Malek. Un immense butin accompagnait ces tristes trophées: il excita la cupidité d'Abdou'l-Aziz, frère du khalife et gouverneur d'Égypte depuis l'année 65 de l'hégire. Ce prince s'empressa de retirer à Hassan-ben-el-Naàman le commandement des troupes, qu'il transmit à Mousa-ben-Naser. Non content de cette destitution qui ne remplissait pas son but, Abdou'l-Aziz dépouilla de ses biens le malheureux Hassan, qui ne conserva de sa conquête que la gloire de l'avoir accomplie. Du reste, le choix de son successeur, Mousa-ben Naser, fut bientôt pleinement justifié.

Nommé en 83 (702 de J. C.)¹ commandant de toutes les troupes réunies en Afrique, avec le titre d'émir-el-Moghreb, Mousa étendit la domination arabe sur plusieurs nouvelles provinces, et parvint à se faire des alliés dévoués des Qabaïl jusqu'alors intraitables. Maître de la Mauritanie entière, Mousa-ben-Naser, après avoir chassé les Grecs d'Hippone qu'ils avaient conservée, et les Goths d'Espagne de Tanger et Ceuta, derniers points qu'ils occupaient sur la côte d'Afrique, résolut de leur enlever l'Espagne elle-même. Une première expédition fut tentée sous les ordres de Tharik-ben-Zyad, lieutenant de Mousa, en l'année 91 de l'hégire. Elle partit de Ceuta, dura peu de jours et n'aboutit qu'à enlever un riche butin que Tharik rapporta à Tanger. L'année suivante (92), une expédition beaucoup plus puissante eut lieu sous les ordres du même Tharik. Rodric, roi des Goths, courut au-devant des Arabes; il fut tué dans la bataille qu'il leur livra près de Cadix, sur les bords du Guadalète, et son armée fut dispersée. Dès lors l'Andalousie reçut le joug musulman.

¹ D'Herbelot (*Bibliothèque orientale*) dit que Mousa-ben-Naser ne fut envoyé en Afrique par Abdou'l-Aziz qu'en 89, et par ordre de Oualid-ben-Abd-el-Malek. Marès (*Histoire de la domination des Arabes en Espagne*) donne à cet événement la date de 83, avec beaucoup plus de vraisemblance. Il dit que le khalife Abdou'l-Malek approuva le choix que son frère Abdou'l-Aziz avait fait de Mousa-ben-Naser, et lui conféra le titre d'Émir-el-Moghreb. Or, Abdou'l-Malek étant mort en 86, il faut, pour que ce fait soit exact, que Mousa ait été nommé avant 86. D'ailleurs El-Macini dit positivement que Abdou'l-Aziz mourut en 86.

Pendant que Tharik prenait possession de cette province, Mousa-ben-Naser soumettait, de son côté, la Sardaigne et la Corse. Aussitôt qu'il apprit les succès de son lieutenant, l'envie entra dans son âme, et la haine qu'il conçut contre son rival de gloire fut la cause première de sa propre perte. Il laissa son fils Abdou'l-Aziz à Cairoan, et, emmenant avec lui ses deux autres fils, Merouan et Abdou'l-Aâla, il se hâta de passer en Espagne, et commença par mettre le siège devant Merida. Comme le siège traînait en longueur, Mousa manda à son fils Abdou'l-Aziz de le rejoindre au plus tôt avec tout ce qu'il pourrait réunir de troupes disponibles. Abdou'l-Aziz accourut, et Merida se rendit (93 de l'hégire et 712 de J. C.).

Cependant Tharik, maître de Tolède, accomplissait sa mission glorieuse et continuait à soumettre les pays environnants. Mais ses victoires ne purent le mettre à l'abri des coups que lui réservait la haine jalouse de Mousa-ben-Naser. Brutalement destitué par l'émir-el-Moghreb, Tharik fut jeté dans les fers. Mais le khalife, instruit de cet acte de rigueur que rien ne justifiait à ses yeux, le désapprouva formellement et donna l'ordre à Mousa de rendre sur-le-champ à Tharik son commandement et ses honneurs. Mousa fut forcé d'obéir, et Tharik, sentant que désormais l'un des deux devait perdre l'autre, songea à se prémunir contre la nouvelle disgrâce qu'il redoutait. Aussi, pendant que Mousa transmettait au khalife Oualid-ben-abd-el-Malek les rapports les plus

pompeux sur la brillante conquête que les armes musulmanes achevaient sous ses ordres, Tharik, de son côté, envoyait à Damas le détail de ses opérations, et accusait Mousa de distraire à son profit une partie du butin enlevé sur les Goths. C'était prendre le khalife par son côté faible; et comme, d'ailleurs, les dépêches de Mousa-ben-Naser contenaient toujours des incriminations contre Tharik, le khalife sentit que l'inimitié de ces deux généraux devait tourner promptement au préjudice de la conquête; en conséquence il leur expédia l'ordre de se rendre à Damas pour y rendre compte de leur conduite en Andalousie.

Tharik partit le premier, et reçut du khalife un accueil assez bienveillant pour qu'il dût se rassurer pleinement sur les suites de sa querelle avec Mousa. Celui-ci, qui ne quittait l'Espagne qu'à regret, ne se pressa pas d'obéir. Les prétextes de retard lui manquèrent bientôt, et il fallut, bon gré mal gré, songer au départ. Il se décida donc à laisser à son fils Abdou'l-Aziz le gouvernement provisoire de l'Andalousie, plaça son second fils Abdou'l-Aâla à Tanger, avec le titre d'émir-el-Moghreb, et donna à son troisième fils Merouan le gouvernement de Cairoan. Ces dispositions prises, il se mit en route pour la Syrie et y arriva avec tous ses trésors en 96 de l'hégire (février 715).

Le khalife était alors dangereusement malade; son frère Suleïman-ben-abd-el-Malek, désigné pour lui succéder, envoya un exprès au-devant de Mousa

pour le prévenir de la mort prochaine et inévitable du khalife, et l'inviter à attendre que cet événement fût accompli pour entrer à Damas. Le motif de cette démarche était facile à deviner; mais Mousa eut la maladresse de se refuser à comprendre l'espèce d'ordre que le futur khalife venait de lui transmettre : il poursuivit donc sa route et n'arriva à Damas que très-peu de jours avant la mort d'Oualid.

Ce prince reçut les deux généraux, les interrogea longuement sur l'Espagne et sur leurs démêlés; mais la mort ne lui laissa pas le temps de prendre une décision.

Suleïman n'eut pas plutôt reçu le titre de khalife, qu'il se vengea cruellement de la désobéissance de Mousa. Il le fit aussitôt jeter en prison, le condamna à être ignominieusement battu de verges, et à payer une amende qui devait absorber toutes ses richesses.

Pendant que cet illustre général était si rigoureusement traité en Syrie, son fils Abdou'l-Aziz étendait ses conquêtes en Espagne; il soumettait la Lusitanie, s'emparait de Pampelune et demeurait maître de tout le pays jusqu'aux Pyrénées. L'annonce de ces nouveaux triomphes partit bientôt pour Damas avec un immense trésor, fruit de la campagne qui venait de se terminer. Suleïman accueillit avec faveur les envoyés d'Abdou'l-Aziz. Mais il avait une implacable haine à assouvir : il fit donc repartir aussitôt les envoyés de l'émir d'Espagne, avec ordre de le déposer et de le mettre à mort. Cet ordre fut exécuté (97 de l'hégire et 715 de J. C.), et la tête d'Abdou'l-

Aziz fut apportée au khalife, qui eut la lâche cruauté de la mettre sous les yeux de Mousa et de lui demander s'il la reconnaissait.

Épuisé par la douleur, Mousa-ben-Naser ne tarda pas à suivre son fils au tombeau.

Telle est, en peu de mots, l'histoire de Mousa-ben-Naser, émir-el-Moghreb, auquel il est impossible de ne pas attribuer la petite pièce de cuivre dont j'ai plus haut donné la description. Très-probablement elle a été frappée en Afrique, soit à Cairoan, soit à Tanger. Je regarde cette monnaie comme africaine, parce que je ne vois aucune raison plausible qui puisse faire supposer qu'elle ait été frappée en Sardaigne. Quant à l'Espagne, le style des monnaies attribuées en toute certitude aux rois goths est parfaitement connu, et ne présente pas la moindre analogie avec les espèces byzantines sur lesquelles la pièce musulmane en question est évidemment calquée. C'est donc dans un pays où les espèces impériales avaient un cours habituel, que celle-ci a été frappée, et tout semble prouver que c'est bien en Afrique, puisque Carthage ne succomba qu'en 79 de l'hégire (698 de J. C.), et que, quatre ans après, Mousa-ben-Naser était émir-el-Moghreb.

J'espère être bientôt en mesure de décrire une série de pièces analogues frappées par des émirs d'Afrique, successeurs de Mousa-ben-Naser, et probablement leur lecture viendra confirmer l'attribution nouvelle que je viens de proposer.

Quant au quinaire d'or qui faisait partie de la

suite byzantine de M. Soleirol, et que je possède aujourd'hui, ses légendes sont trop incomplètes pour être déchiffrables. Je n'y puis démêler que le nom MVSII; mais la présence de ce nom suffit pour ne pas laisser de doute sur l'origine de la pièce. Veuillez agréer, Monsieur, etc.

F. DE SAULCY.

Metz. 15 février 1839.



RELATION

D'un voyage en Chine, par M. RICHENET.

Macao, 4 avril 1806.

Monsieur, bien-aimé et honoré confrère¹,

J'attendais, pour vous donner quelques détails de ma mission dans ce pays, que je fusse arrivé à

¹ La Société asiatique doit la communication du voyage de M. Richenet à M. Dubois, supérieur des missions étrangères à Paris, qui a bien voulu mettre à notre disposition le manuscrit même de l'auteur. Nous le reproduisons sans aucun changement autre que la suppression de quelques pages qui se rapportent aux affaires de la mission, espérant que nos lecteurs verront avec plaisir le journal